

Table with 2 columns: insertion type and price. Includes 'une insertion', 'deux', 'trois', 'quatre'.

Une remise libérale est accordée pour les annonces à long terme.

Batisse Pocasset Rue Main.

Adresses D'affaires.

P. A. ALLARD, M. D. Medecin et Chirurgien.

Office et résidence chez M. Beauchemin, FLINT VILLAGE.

E. GOVIN M. D. Medecin et Chirurgien.

Office et résidence, Coin des rues Borden et South Main.

DR N. PROVENCHER No. 104 Rue South Main.

Dr. A. Contant, Medecin et Chirurgien.

Josiah F. Day, M. D. Medecin et Chirurgien.

Pharmaciens. F. X. DION & FRERE.

PHARMACIENS CANADIENS. NO. 9 RUE BORDEN.

A. D. DAILEY. PHARMACIEN.

H. GORDON WEBSTER. PHARMACIEN.

DR. C. L. DODGE. DENTISTE.

WILLIAMS ET STEBBINS. DENTISTES.

ARRA N. LINCOLN. AVOCAT.

N. Hatheway. AVOCAT.

HOTEL DU CANADA. TENU PAR PIASCUAL VARY.

DANIEL STEVENS. HORLOGER ET BIJOUTIER.

CH. J. HERAULT. M. D.

J. Poitvin. Marchand Epicier.

CH. J. HERAULT. M. D.

J. Poitvin. Marchand Epicier.

CH. J. HERAULT. M. D.

J. Poitvin. Marchand Epicier.

CH. J. HERAULT. M. D.

J. Poitvin. Marchand Epicier.

CH. J. HERAULT. M. D.

J. Poitvin. Marchand Epicier.

CH. J. HERAULT. M. D.

J. Poitvin. Marchand Epicier.

CH. J. HERAULT. M. D.

J. Poitvin. Marchand Epicier.

CH. J. HERAULT. M. D.

J. Poitvin. Marchand Epicier.

CH. J. HERAULT. M. D.

L'ECHO DU CANADA.

Organe de la Population Franco-Canadienne des Etats-Unis.

Prix du Numero: 3 Cts.

H. BEAUGRAND Redacteur-Proprietaire.

1ere Annee. No. 49

FALL RIVER, Mass., SAMEDI 4 JUILLET, 1874.

J. H. EARLE. Fabricant de Chapeaux

CASQUETTES ET FOURRURES.



CHAPEAUX DE SOIE FAITS A ORDRE

Un magnifique assortiment de Chapeaux de printemps et d'ete dans tous les gouts au

NO. 28 RUE NORTH MAIN

Chapeaux de soie derniere mode

Chapeaux en gossamer dernier gout et marchandises de printemps et d'ete dans notre ligne

Un assortiment complet de Chemises et Calecons en tricot.

Chemises Blanches et Cravates, Cols en Toile et en papier. Manchettes en Toile, et en papier.

Gilets en Tricot pour l'hiver, Bretelles, Parapluies.

Boutons de Chemise en or et en ivoire.

No. 28 Rue North Main.

Remerciant sincerement le public canadien pour l'encouragement liberal qu'il nous a donne jusqu'a present, nous lui offrons en vente tous ces articles de premiers qualites, a des prix extremement reduits pour argent comptant.

J. H. EARLE.

No. 28 Rue North Main.

CHAPELIER. 10 oct

Advertisement for 'The Company of the States' featuring a large 'A' logo and text about insurance and services.

33 et 34 Rue Versey N. Y. et 54 Rue Pleasant, Fall River Mass.

The de Chine et du Japon. En gros et en detail.

UNION MUTUAL. COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE.

Mr. Chas. A. Laforets. No. 6 Rue Spring.

J. F. Lockwood. PEINTRE. D'ENSEIGNES.

CH. J. HERAULT. M. D. No. 99 Rue St. Francois Xavier, Montreal P. Q.

J. Poitvin. Marchand Epicier. No. 4 Rue Borden.

CH. J. HERAULT. M. D. No. 99 Rue St. Francois Xavier, Montreal P. Q.

J. Poitvin. Marchand Epicier. No. 4 Rue Borden.

CH. J. HERAULT. M. D. No. 99 Rue St. Francois Xavier, Montreal P. Q.

J. Poitvin. Marchand Epicier. No. 4 Rue Borden.

CH. J. HERAULT. M. D. No. 99 Rue St. Francois Xavier, Montreal P. Q.

J. Poitvin. Marchand Epicier. No. 4 Rue Borden.

CH. J. HERAULT. M. D. No. 99 Rue St. Francois Xavier, Montreal P. Q.

MACHINE A COUDRE

"HOWE!"

LA PREMIERE INVENTEE, LA DERNIERE PERFECTIONNEE.

Ces machines ont toujours remporte les plus grands honneurs a toutes les grandes expositions du monde entier.

Department d'Etat, Washington, 9 Mai, 1869. Elias Howe, Ker., a New York.

Le departement a recu une medaille d'or, une Croix de la Legion d'Honneur, un diplome et un certificat qui vous ont ete adjuges a l'Exposition Universelle de Paris en 1867.

Notre etant procure les services de Mr. T. F. G. Foisy, pour la vente de ces machines, nous laissons a ce monsieur, si bien connu de la population canadienne, le devoir de solliciter les ordres du public canadien.

DEUXIEME ECRIVE DE TROY BLOK, RUE PLEASANT, FALL RIVER, G. F. LINCOLN, T. F. G. Foisy.

ATTENTION! NOUVEAU MAGASIN, NOUVELLES MARCHANDISES, NOUVELLE COMPAGNIE.

NOUVEAU ET ELEGANT LOCAL. Et les assortiments de

MONTRES, BIJOUTERIES, ARGENTERIES, BRONZES, STATUETTES, ORNEMENTS.

D'Instruments de Musique. Et de tous les articles vendus dans un magasin de ce genre.

REPARATIONS DES MONTRES et des Horloges.

Ce departement est sous les ordres d'un ouvrier experimente.

Lunettes! Lunettes! De toutes les qualites et de tous les prix.

Les differents articles que nous offrons en vente etant trop nombreux a enumerer, nous invitons nos amis a venir nous rendre visite et a venir voir par eux memes.

NEELS ARZEN & FILS, NEELS ARZEN, WILLIAM N. ARZEN.

C. St. GEORGE. Cordonnier Canadien.

SS. RUE SOUTH MAIN 88.

M. PALARDY, Groceries et Provisions.

75 RUE BEDFORD, FALL RIVER, MASS.

F. W. Macomber. MARCHAND.

De Montres, Pendules, Bijouteries, Argenteries et articles de Fantaisie etc.

(No. 2 Granite Block.)

J. F. Lockwood. PEINTRE. D'ENSEIGNES.

15 Rue Pleasant 45. Block Flint Fall River Mass.

J. Poitvin. Marchand Epicier.

INDIENNE qui fait les guirlandes incroyables au

No. 66! Rue South Main

Au-dessus de chez D. Stewart

Allez consulter la celebre

INDIENNE qui fait les guirlandes incroyables au

No. 66! Rue South Main

Au-dessus de chez D. Stewart

Allez consulter la celebre

Varietes,

LA

BASTIDE-ROUGE, PAR ELIE BERTHET.

—Non, non, reprit la veuve, c'est une imposture... Je ne croirai jamais que Languard un homme riche...

—Ma mere, dit la jeune fille en frémissant, ce soir il avait un regard vraiment infernal en regardant M. Fleuriaux.

—M. Fleuriaux! l'ancien maitre en Linguard! Alors, plus de doute. M. Fleuriaux, si l'en juge par quelques paroles qui lui sont échappées en ma présence, a des intérêts de la plus haute importance à débattre avec Linguard, et on veut se débarrasser de lui...

—La, au bout de ce corridor, dit la jeune fille en désignant l'autre extrémité de la maison; mais, je vous en supplie, Maurice, n'allez pas vous exposer à un danger inutile.

—Elisabeth, M. Fleuriaux s'est intéressé à notre triste sort, il est notre ami!

Et il voulait sortir; la jeune fille le retenait toujours.

—Et nous, qu'allons-nous devenir? dit madame Moursanges, sérieusement effrayée en dépit d'elle-même sans croire aux atrocités que suppose M. Maurice, on mourrait!

Un grand bruit, semblable à celui d'une lutte au démeuble que l'on renverse, s'éleva dans la direction de la chambre de Fleuriaux; presque aussitôt des cris de douleur se firent entendre, mêlés à des menaces et à des imprécations.

—C'est trop tard! dit la jeune femme en passant, le crime s'accomplit! N'importe! je vais rejoindre le malheureux que l'on étrangle...

—Restez, restez, Maurice! il vous tendent aussi! murmura Elisabeth en se cramponnant à ses vêtements.

Le jeune homme se dégagea vivement de son étreinte et s'élança hors de la chambre. Elisabeth voulut le rappeler; la voix expira sur ses lèvres et elle tomba évanouie. Madame Moursanges, en proie à une terreur impossible de maîtriser, s'efforça de barricader la porte avec soin.

VI. L'ENLEVE.

La chambre où Auguste Fleuriaux devait passer la nuit était une pièce délabrée, d'un aspect assez lugubre.

Un vieux papier jauni, lui avait valu le nom qu'elle portait. Elle était garnie de meubles noirs et vermoulus.

Dans l'alcove, se voyait un grand lit, maigre et dur; la courte-pointe de couleur représentant des chimères les rideaux, de même étoffe, étaient textuellement en lambeaux.

En voyant les flammes qui s'élevaient du toit d'une maison voisine, l'émotion l'a suffoqué et il est tombé en arrière, mort.

Le capitaine Jean Joseph Labarte était un vieillard de soixante-douze ans. Il avait été employé pendant de longues années comme pilote à bord des pêcheurs du fleuve et il laisse une nombreuse famille pour regretter sa fin latente.

M. Labarte était atteint d'une maladie de cœur et on attribue sa mort à cette cause.

—Le Rév. Fairbairn, directeur du collège St. Séphien, à Annandale (New York), vient de découvrir une nouvelle comète, occupée pour le moment à rôler au tour de Jupiter, qui ne semble pas s'en émoouvoir.

Feuilleton

LA

BASTIDE-ROUGE, PAR ELIE BERTHET.

ment peut-être, que j'avais sur moi cette maudite contre-lettre. Il me pressait tant! j'ai été forcé d'aller plus loin que je ne voulais...

Il réfléchit quelques instants, et les bras croisés sur sa poitrine, il vint s'asseoir devant le lit.

—Dans quelle satanée voie me suis-je engagé? reprit-il d'un air pensif. Comment tout cela finira-t-il? Je veux être empaillé si je m'en doute; fort mal nécessairement, car je ne vois aucun moment de tourner la difficulté. Linguard est le plus grand coquin de la terre... ma foi! cela durera tant que ça pourra! En attendant veillons à ne pas être pris à l'improviste.

Il tira de sa poche le couteau dont il s'était emparé, et le cacha derrière l'oreiller; puis saisissant la lumière, il examina la serrure de la porte.

Cette serrure ne pouvait fermer en dedans; il n'y avait ni targette ni verrou pour se garantir d'une intrusion nocturne. Fleuriaux, en sillonnant alla chercher une vieille table à pieds tors, qu'il appuya contre la porte; sur la table, il jeta un massif fauteuil de chêne, et par dessus le fauteuil, il déposa un pot à eau de faïence, plein d'eau, qui devait tomber au moindre choc. Ces bizarres préparatifs terminés, il examina d'un air satisfait l'habillage qu'il venait de construire.

—Ceci pourvoira au plus pressé, dit-il; ne voilà-t-elle pas, comme disent les sauvages de l'océan Pacifique; per sonne ne pourra m'approcher à mon insu... D'ailleurs, je ne dormirai que d'un œil.

Il fit encore le tour de la chambre pour s'assurer qu'il ne s'y trouvait aucune autre issue; puis il se contenta de se dépeindre de sa veste, et on ne saurait le voir sur ses yeux, et se jeta sur le lit, il s'endormit sans plus de précautions.

Quelques heures s'étaient écoulées; trois hommes gravitèrent avec précaution l'escalier de la Bastide et se dirigèrent vers la partie du corridor où était logé Auguste Fleuriaux. L'un d'eux, qui marchait en avant, une lanterne à la main, était un personnage en costume de marin, à figure patibulaire; fort emmyé, ou du moins fort impatiente de cette besogne nocturne, il machonnait d'horribles jurons; c'était le patron du petit bâtiment contrebandier, alors à l'ancre dans une anse voisine. Derrière lui venait Sampinelli, son second ou son lieutenant à bord, petit homme maigre, chétif, chez qui la ruse et la dextérité physique suppléaient d'ordinaire à la force. Linguard était le troisième, et, bien qu'il dut prendre une part tout à fait passive à ce qui se tramait, il était le plus pâle, le plus agité des trois.

—Comprenez bien mes volontés, mes amis, disait-il à voix basse en marchant d'un pas furtif. Il ne s'agit pas de faire un mauvais coup; je suis sûr trop honnête homme pour rien exiger de pavid. D'ailleurs, on sait que notre gaillard se trouve chez moi; je serais fort embarrassé de rendre compte de sa disparition s'il disparaissait. Il faut être prudent en affaires! Tous vous contenterez de vous emparer de certaines papiersasses qu'il a sur lui et vous me les remettrez au plus vite. Seulement, si l'écaille trop tôt, vous pouvez compter qu'il fera une résistance énergique.

—Tant pis! grogna le patron.

—Tant pis! grogna Sampinelli.

—Il s'agit de l'empêcher de l'éveiller trop tôt, continua le maître de la Bastide Rouge, et je puis vous donner ce sujet des renseignements utiles. Pendant qu'il se couchait, je me suis glissé dans une pièce voisine; à travers une fente de la cloison, j'ai pu voir ses préparatifs de défense, car il a fait de son doigt de quelque chose. Il s'est couché tout habillé, preuve certaine que les papiers sont cachés dans ses vêtements... Il doit être maintenant dans une profonde obscurité, car on avait pris la précaution de ne lui donner qu'un bout de chandelle, consumé déjà depuis longtemps. Voici donc ce que vous avez à faire; vous pousserez lentement la porte, de manière à cloigner, sans les renverser les meubles qui a entassés derrière elle; avec du temps, de la patience et un peu d'adresse, la chose n'est pas impossible... Vous vous introduirez sans bruit dans la chambre, vous irez droit au lit, qui est placé à gauche; vous pourrez vous emparer du personnage avant qu'il soit éveillé; alors j'entrerai avec la lanterne et le restera tout seul.

(A CONTINUER SUR LA 41ÈME PAGE.)

Le 24 Juin 1874

Après avoir lu, entendu et applaudi avec vous, lecteurs, les paroles brillantes d'éloquence et de patriotisme, qui ont été érites et prononcées depuis quelques jours, que nous restait-il à dire? Devant une affirmation si grande et si sincère, du sentiment qui nous anime aujourd'hui, tout comme aux beaux jours de notre résidence sur le sol aimé de la patrie, que pouvons nous écrire, qui ne soit une simple répétition de ce qui vous est déjà parvenu par la voie de la presse et de la tribune. La pensée qui nous conduisait à Montréal par milliers, nous était commune. Eloignés du Canada depuis plusieurs années, on nous avait accusés, là-bas, d'avoir laissé sommeiller nos sentiments patriotiques, pour en adopter de nouveaux, moins en harmonie avec nos devoirs de Canadiens Français. Quel beau démenti, que ce triomphe du 24 juin! Quel décliné emphatique de notre amour du sol natal, que cet empressement à aller chômer sur les bords du St. Laurent, la fête du grand Saint qui veille tout spécialement aux destinées de notre beau pays. Le 24 juin 1874, cette date qui désormais fera époque dans l'histoire de la race française de l'Amérique du Nord, demeurera une preuve éclatante, que ni la distance ni les obstacles, qui nous séparent de la patrie, n'ont pu nous faire oublier, nous écartant, nous devions être et nous étions Canadiens français par la foi que précèdent nos pères, et par l'amour de la France, qui est l'héritage sacré que nous devons transmettre à nos enfants. Nous sommes Canadiens français, et que ceux qui ont pu en douter, sachent le reconnaître par les preuves éclatantes que nous en avons données. Ce titre était celui des hommes de Carillon de Québec et de 1837, et avec de tels précédents, nous pouvons comme peuple, marcher tête haute et œurs fermes, vers l'avenir que nous réservent dans sa divine sagesse, la Providence qui veille toujours sur ceux qui espèrent et qui prient.

Il a plu à son excellence le Gouverneur du Massachusetts en conseil, de nommer H. Beaugrand, journaliste, résidant à Fall River, Juge de paix dans et pour le comté de Bristol, Etat du Massachusetts.

Les probabilités sont dans la jubilation. Le Gouverneur Talbot a opposé son veto à trois différents projets de lois, qui auraient eu pour effet de permettre la vente des liqueurs spiritueuses; ce qui comme on le sait, forme un délit, punissable d'une forte amende et même de la prison dans l'Etat du Massachusetts. La législature s'est ajournée sans qu'il ait été possible aux amis de la loi de libérer, de concentrer assez de votes, pour obtenir une majorité des deux tiers, qui est nécessaire pour pouvoir passer une loi en dépit du veto du gouverneur.

Quand à ce qui concerne l'action de l'Exécutif, sur cette question, il est certain que sa manière de voter est partagée par la classe honnête et respectable du Massachusetts; mais au point de vue politique, il pourrait bien s'être privé de toute chance de réélection pour l'automne prochain. Le parti Libéral (License party) devient plus fort tous les jours, mais il reste encore à savoir s'il pourra, au jour de votation, contrebalancer l'influence de toutes les sectes religieuses, qui se sont prononcées d'une manière non équivoque en faveur du système prohibitionniste.

Le gouverneur Talbot, a durant son court séjour au pouvoir, apposé sa signature à la loi des dix heures, "Ten hour bill"; et ne fut-ce que pour cette bonne action, qui sanctionne une loi destinée à empêcher tant d'abus et d'iniquités, la classe ouvrière devra se rappeler quand viendront les jours de nomination et de votation, que Talbot s'est montré l'ami de la femme et de l'enfant, en dépit de ses intérêts personnels, et de la pression qu'ont essayé de faire peser sur ses décisions, les capitalistes du Massachusetts.

Incendie desastreux.

Woonsocket, R. I., a été visité mercredi dernier, par un terrible incendie, qui a détruit de fond en comble les immenses filatures de coton connues sous le nom de Social Mills. Le feu se déclara dans l'étui de la grande courroie, et en quelques minutes s'étendait dans toutes les parties de l'établissement. En dépit des efforts des pompiers, tout fut consumé. Cette filature qui était la plus considérable de la ville de Woonsocket avait 50,000 fuseaux et 1,000 métiers et donnait de l'ouvrage à plus de 700 employés. Les pertes estimées à \$800,000, sont presque complètement couvertes par les assurances.

Rapport sur la population Canadienne Française de Fall River Mass.

PAR H. BEAUGRAND, Rédacteur de "L'Echo du Canada" et président de "l'Association Montcalm" de cette ville; en réponse au questionnaire adressé aux présidents et aux membres des Sociétés Nationales Canadiennes des Etats-Unis.

Fall River Mass, est située à 53 milles au sud de Boston, 182 milles au nord-est de New-York et 18 milles au sud-est de Providence. Des lignes quotidiennes de bateaux à vapeur de première classe, et deux lignes de chemins de fer, en font un centre exceptionnel pour l'avantage des communications. Ses intérêts manufacturiers, consistent principalement dans la production du coton à indienne, mais on compte aussi parmi ses établissements les plus importants, deux imprimeries à indienne, dont la réputation est universelle pour la beauté et l'exécution des dessins; et une manufacture de fer qui emploie 32,000 tonneaux de fer annuellement pour la production de clous, cercles, etc, etc.

Quoiqu'il nous soit impossible de préciser, nous avons lieu de croire, et cela par des calculs basés sur le nombre de noms inscrits dans le Fall River Directory pour 1874, que notre population canadienne française compte aujourd'hui près de 6,000 âmes. Suivant le rapport du chef de police de notre ville, qui nous sommes charmés de le dire, paraît avoir en grande estime la population canadienne française de Fall River, nos compatriotes comptent parmi la classe la plus industrielle et la plus saine des 40,000 habitants qui forment maintenant la population de la première ville manufacturière des Etats-Unis. A Fall River comme dans toutes les villes industrielles de la Nouvelle Angleterre, les émigrés canadiens sont en grande partie des gens sans métiers, qui abandonnent leurs fermes, souvent gravées de dettes, dans l'espoir que le travail de leurs enfants pourra en quelques mois produire une somme suffisante pour racheter les hypothèques qui pèsent sur leurs propriétés. Comme règle générale, les familles entières entrent dans les filatures de coton. Il y a naturellement exception pour ceux qui possèdent des métiers qui leur permettent de gagner de bien plus forts appointements durant le bon temps de l'année; ce qui d'ordinaire commencent le 1er avril et finit le 1er novembre de chaque année. Mais ceux là ne gagnent rien l'hiver, ce qui fait que même en travaillant pour une rémunération comparative ment modique, les personnes employées à l'année dans les filatures, peuvent économiser tout autant que les gens de métier. Comme la partie française du Directory de 1874 a été faite sous la direction, nous sommes en état de pouvoir donner un tableau correct du chiffre des personnes faisant partie de chaque état, profession, métier, etc, etc.

Table listing professions and their counts: Médecins (5), Journalistes (2), Artistes Photographes (1), Peintres (50), Marchands y compris marchandes (épicerie, papeterie, pharmacie, restaurants) (45), Imprimeurs (3), Comptes (84), Menuisiers et Charpentiers (50), Magasiniers (150), Plâtriers et Briquetiers (100), Carbonniers (25), Forgerons (15), Voituriers (6), Tailleurs de pierre (25), Journaliers (50).

Comme nous l'avons dit déjà, notre population se porte en général vers les filatures de coton pour y trouver de l'emploi. Fall River avec une capacité productive de 342,000,000 de verges de coton annuellement, offre un champ vaste à ceux qui désirent travailler dans les filatures. Plus de 16,000 personnes y manufacturent près de 150,000 balles de coton par année. Les feuilles de paye de ces immenses établissements montrent un moyen de \$500,000 par mois, payées aux employés; à l'exception d'une ou deux compagnies, qui font leurs règlements de comptes chaque semaine, on paye les engagés à la fin de chaque mois. Les hommes et les femmes y gagnent de \$1.50 à \$2.00 par jour selon leurs emplois, et les enfants et les jeunes gens de 50cts à \$1.50 par jour. Nous pouvons sans exagérer fixer à 4,000 le nombre de personnes d'origine canadienne française, qui gagnent leur vie dans les différents départements des filatures de coton de Fall River. Une loi tout dernièrement passée par la législature du Massachusetts, et qui sera mise en force le 1er Octobre prochain, restreint à dix heures par jour les travaux des femmes et des mineurs dans les fabriques de substances textiles de cet Etat. Ce qui en réalité force les manufacturiers à rendre l'application de la loi, générale, car les femmes forment plus de la

moitié de la main d'œuvre dans les filatures de coton de la Nouvelle Angleterre. Comme classe ouvrière, notre population est aussi à l'aise probablement que les Anglais, les Irlandais et les Ecosais qui forment avec nos Canadiens la grande majorité des employés des filatures de coton; mais il faut avouer, que les émigrants européens qui arrivent en Amérique, sont nés et ont vécu dans une misère inconnue au Canada, et qu'ils se considèrent heureux, d'avoir chaque soir assez de pain sur la planche pour apaiser leur faim.

Plusieurs de nos compatriotes occupent des positions comme contre-maitres dans les manufactures, et l'employé canadien en général est recherché par son assiduité au travail et sa sobriété. Somme toute, la population canadienne de Fall River, paraît assez prospère au point de vue purement matériel, si nous prenons en considération les effets de la panique de l'automne dernier, qui a beaucoup affecté le marché du coton à indienne.

Mais il n'en est pas ainsi sous le rapport intellectuel. Jusqu'à présent quoiqu'on ait plusieurs fois agité la question, nous n'avons pas encore eu d'autres écoles pour instruire nos enfants que les écoles publiques. Chaque enfant au-dessous de 15 ans, est obligé de faire au moins trois mois d'école par année; et nos enfants canadiens, forcés d'obéir à la loi comme tels, se voient obligés de commencer une éducation, ou la langue française, la langue de leurs pères et de leurs mères, est complètement ignorée. Aussi y a-t-il un bon nombre de familles, où les enfants peuvent lire et écrire l'anglais tandis qu'ils ignorent leur alphabet français. Nous pourrions en nommer cinquante pour notre part, où l'on ne pourrait pas lire la première phrase d'un catéchisme élémentaire. On a eu pendant quelques temps des écoles privées; mais les parents n'ont pas paru vouloir donner l'encouragement nécessaire aux personnes qui les avaient commencées, pour les décider à continuer un travail qui leur permettait à peine de vivre.

Nous avons un besoin pressant de plusieurs bonnes écoles canadiennes; car il est indubitable, que l'influence de l'éducation strictement américaine, que reçoivent nos enfants dans les institutions publiques, tend à altérer chez eux, cette amour de la patrie et de la langue française, qui devrait être tout canadien français, aller de pair avec l'amour de la religion qui lui est enseigné par son pasteur.

Notre population est strictement catholique, et nous sommes heureux de pouvoir annoncer d'après l'autorité de personnes qui sont en contact continu avec elle, que la conduite religieuse des canadiens de Fall River, en général, subit une comparaison avantageuse avec celle de leurs compatriotes du Canada. Un grand désavantage qui a existé jusqu'aujourd'hui, est la distance de 1 ou 2 milles et même 3 qui séparent les faubourgs, de l'église Ste. Anne, (canadienne française) qui est située au centre de la ville. Déjà une partie des canadiens se sont alliés aux Irlandais de Bowdoinville, (faubourg de Fall River), et sont maintenant sous la direction d'un prêtre parlant également bien l'anglais et le français. Nos compatriotes du Flint Village (autre faubourg) ont aussi adressé dernièrement une supplique à Sa Grandeur l'Evêque de Providence, le priant de leur accorder son autorisation de bâtir une église dans leur localité, et de leur envoyer un prêtre canadien français pour la desservir. Sa Grandeur a pris leur demande en considération, et on espère que sa réponse sera favorable. On peut voir par cet empressement à s'unir pour se procurer les services d'un pasteur canadien, que nos compatriotes ne sont pas indifférents pour ce qui concerne leurs affaires spirituelles. L'église Ste. Anne qui est la seule église canadienne que nous ayons aujourd'hui, est un temple bien humble en apparence, mais qui a déjà coûté beaucoup d'argent. Les fidèles ayant été forcés de l'agrandir pour subvenir aux besoins de l'élément canadien toujours croissant à Fall River depuis quelques années. Il serait inutile si non inconvenant pour nous, d'exprimer une opinion sur ce que nous pensons qu'il serait urgent de faire dans l'intérêt religieux de notre population; nous possédons pour nous guider, un évêque et un pasteur qui tous deux connaissent naturellement mieux que nous, les besoins de nos compatriotes, qui leur confient la direction de leur conduite sous le rapport religieux.

L'émigration canadienne ne s'étant portée vers Fall River que depuis 5 ou 6 ans, aucun de nos compatriotes n'a encore pu acquiesce ce que nous pourrions appeler une fortune; quoique plusieurs d'entre eux possèdent une aisance qui les met à l'abri du besoin. La plupart de ces derniers ont cru devoir prendre leurs lettres de naturalisation afin de protéger leurs propriétés contre les éventualités d'une mort soudaine; ce qui rendrait leur succes-

sion assez difficile à régler. Un loi est en existence dans l'Etat du Massachusetts, qui assigne aux enfants nés aux Etats-Unis, toutes les propriétés, immeubles ou argent, qui pourraient être laissés sans dispositions testamentaires, au détriment de la veuve et des enfants nés au Canada, si le père n'a pas été naturalisé américain.

L'influence politique que possède notre population est encore comparative ment insignifiante, quoique presque chaque semaine ajoute maintenant à notre pouvoir, par l'addition de nouveaux votants. Les seules charges publiques occupées par des canadiens français sont jusqu'à présent, une commission de juge de paix accordé à M. H. Beaugrand rédacteur du journal L'Echo du Canada, et deux autorisations de constables spéciaux, données à MM. E. L'Hérault et I. Gamache. Les autorités municipales ont toujours traité notre population avec une déférence et une impartialité pour lesquelles nous leur devons de la reconnaissance, si nous considérons que jusqu'à présent, nos voix n'ont compté pour rien dans les élections annuelles du maire et des membres du conseil.

Nous tenons personnellement de la bouche du Sénateur et des trois députés qui représentent notre district à la législature de l'Etat du Massachusetts, l'assurance qu'ils considèrent l'élément canadien français, qui depuis quelques années se porte vers la nouvelle Angleterre comme une précieuse acquisition à la classe industrielle de cette partie de la grande république. Ils appuyaient surtout sur les solides qualités de sobriété et d'économie, qui distinguent partout la population canadienne française.

Nous sommes à peine préparés à répondre d'une manière exacte à la question qui nous est adressée quand à la proportion des enfants par famille; mais nous croyons que sous ce rapport nos compatriotes des Etats Unis n'ont pas dégénéré, et qu'ils suivent noblement l'exemple de leurs frères du Canada. Etant donné le nombre de 1,000 familles canadiennes françaises, nous pouvons supposer une moyenne de quatre enfants par famille, qui avec les pères et mères constituent la population de 6,000 personnes de nationalité canadienne française qui habitent aujourd'hui Fall River.

Vous nous demandez s'il y a parmi nous des personnes qui ont le désir de se rapatrier. J'espère pour l'honneur de nos compatriotes des Etats Unis, que nos confrères du Canada ne nous font pas l'injure de douter, qu'étant donnée la même facilité de gagner son pain au nord de la ligne 45, que sur le sol de la république américaine, nous reverrions en moins d'un an, nos campagnes repeuplées! Nous observons la population du Canada français augmentée de 500,000 braves cœurs, qui quoiqu'aujourd'hui forcés de gagner leur pain sur une terre étrangère, n'en sont pas moins restés fidèles aux traditions de ces hommes aux âmes d'or et au courage d'acier, qui implantent l'amour de Dieu et de la France sur les bords du St. Laurent.

Les obstacles qui s'opposent au rapatriement de nos compatriotes aujourd'hui sont multiples, et les avantages offerts par le gouvernement canadien sont faibles. Cette question a été traitée avec habileté par des hommes qui n'ont rien hâché à désirer sous le rapport des arguments; aussi n'essaierons nous pas à nous engager dans un détail de causes, qui deviendrait trop compliquées, s'il fallait traiter en particulier les cas de chaque émigré canadien. Nous nous basons à examiner la question sous le point de vue qui nous paraît le plus général, celui qui s'applique spécialement à la agriculture et à la colonisation. Notre idée la-dessous nous paraît simple, et a déjà été exprimée par plus d'un bon canadien, qui voyait avec peine, nos compatriotes prendre par milliers la route des Etats Unis. Le gouvernement entreprenant en Europe des agents qui ont pour mission de diriger vers le Canada, l'émigration de gens honnêtes et laborieux. Y ont-ils réussi jusqu'à présent? On offre à ces personnes, des avantages qui seraient plus que suffisants pour attirer vers le pays, sinon la totalité, du moins la grande majorité de ceux que la nécessité seule a forcés de quitter le sol aimé qui les a vu naître. Offrez aux hommes cultivateurs qui ont été obligés de vendre leurs fermes au Canada pour payer leur dette, les propositions que vous prenez la peine d'envoyer en Europe à des gens que vous ne connaissez pas; et vous verrez que les résultats seront différents de ce qu'ils ont été depuis l'introduction du système d'agences d'émigration européenne. Avec ce que vous dépensez pour décider un français, un belge ou un irlandais à venir s'établir parmi vous, vous pourriez influencer dix canadiens émigrés à revenir tenter fortune dans la patrie qu'ils aiment tant, et vous ne seriez pas exposés comme vous l'êtes aujourd'hui, à héberger sur le sol du Canada, des échappés de bagues, ou des forcés de la Commune.

Des agents nommés avec soin dans des grands Centres Canadiens, tels que Fall River, Mass., Worcester, Mass., Lowell Mass., Biddeford Mne., Cohoes, N. Y., Manchester, N. H., et Woonsocket, R. I., marchent plus en six mois, dans les Etats de la Nouvelle Angleterre, que vos agences

d'Europe en dix ans. Choisissez des hommes qui connaissent parfaitement le caractère des gens de leur localité, et qui n'accablent pas des avantages qu'ils proposent, qui réellement accepteraient de bonne foi les conditions du gouvernement canadien. Dépensez pour attirer vos compatriotes émigrés, la moitié de ce que vous gaspillez pour avoir des individus qui pour la plupart prennent la route des Etats Unis aussi, et débarqués à Québec ou à Montréal; et vous vous apercevrez au prochain recensement, de l'augmentation sensible de la population canadienne française dans la Province de Québec. On s'alarme et à bon droit, des proportions effrayantes que prend de jour en jour l'émigration, mais qu'a-t-on fait surtout pour ramener au pays les personnes que la misère en a chassées? Vous nous demandez quels sont les avantages qui induiraient nos compatriotes de la bas à revenir encore une fois s'établir sur le sol pour lequel ils soupireront; nous vous répondons: offrez à vos frères émigrés ce que vous accordez aux étrangers, et nous nous abusons étrangement, si avant qu'il soit longtemps, vos efforts ne sont pas couverts du plus brillant succès.

Comme nous l'avons dit déjà, il serait chose plus difficile, de pouvoir aux conditions ayant des métiers ou des professions à revenir au pays. Le temps seul et le progrès que l'on fait chaque année dans l'industrie manufacturière, pourraient apporter des changements assez avantageux dans l'état du pays, pour y attirer ses enfants qui gagnent ailleurs le pain de leurs familles. Commencez par influencer la classe colonisatrice, et vous aurez ensuite plus facilement raison des objections de gens, qui, après tout, ne demandent pas mieux que de revenir au pays, s'ils peuvent y acquiesce un certain bien être.

Nos populations canadiennes ne demandent qu'une chose, pour les décider à se rapatrier: Ouvrez dans leurs différents spécialités, des routes d'abord des routes qui conduiraient à nos magnifiques terrains des Cantons de l'Est ou du Nord des Laurentides; mettez y la vie et le commerce; par la hache du défricheur, en offrant des avantages palpables à vos frères émigrés, pour les faire entreprendre de pareils travaux; et vous verrez ensuite, ce que vous savez d'ailleurs déjà, que dans la forêt, le canadien est le roi des travailleurs. Colonisez l'abord, comme l'ont fait avec tant de succès nos voisins les américains, et le reste viendra seul.

Avant de terminer ces remarques, qui naturellement ne sont que très imparfaites, je vous prie de demander un pareil travail, dans une réunion comme celle-ci, mettez vous de protester de toutes nos forces, contre l'assertion mensongère qu'a cru devoir faire sur notre compte, il y a quelques jours, un journal anglais de Montréal. Cette feuille qui a été depuis plusieurs années, le porte-voix des ennemis de la nationalité canadienne française et de la religion catholique, s'est permis d'insinuer, que nous revenions au pays, imbus de principes anticatholiques et d'idées républicaines exagérées (sic). L'assertion est trop ridicule, pour qu'elle vaille la peine d'un démenti sérieux de notre part. Nous vivons aux Etats Unis parmi une population protestante; mais jamais un américain ne s'est permis que nous sachions, de nous accuser d'avoir renier nos principes religieux ou notre attachement au sol du Canada. Les messieurs du Witness nous traitent d'outrages, en croyant nous faire un compliment de libéralisme à la Rochefort; mais nous croyons que s'il y a une dévotion furtive quelque part, elle se trouve plutôt dans les cerveaux troits de ces insulteurs de prêtres, que dans les coeurs nobles des fils de Jacques Cartier et des Champlain. Chacun son métier, comme dit le Proverbe; aussi nous tenons à n'être pas classés parmi ces gens qui nous réclament comme leurs semblables, mais que nous méprisons trop, pour vouloir permettre, qu'il existe un doute de sympathie entre un canadien français, et la rédaction fanatique du Montréal Daily Witness. Sur la terre de l'exil, comme sur le sol de la patrie, nous sommes avant tout Canadiens Français de cœur, d'espérance, et de religion.

Un drame horrible.

On lit dans le Métis: Il s'est commis un crime affreux durant la nuit de jeudi, à Winnipeg. De bonne heure, hier matin, la nouvelle se répandit que l'on avait trouvé le corps d'un nommé J. R. Brown sur le chemin de la Prairie du Cheval Blanc, à quelque distance des établis de M. Bentley. Les autorités se rendirent sur les lieux, et identifièrent le cadavre couvert de sang, et affreusement mutilé. Puis la police se dirigea vers les casernes où elle opéra l'arrestation de quatre individus du nom de J. Michaud, F. W. Baker, Léon Bernier et F. Mariagi.

En ce moment, l'indignation de la foule était à son comble et les prisonniers qui furent conduits à la prison, faillirent d'être lynchés. Il paraît que l'on a trouvé un collier taché de sang, sur la personne de Michaud, et que Baker aurait eu la main transpercée par un instrument du même genre. Jusqu'ici les versions sont très contradictoires: les uns affirment que Michaud était querellé avec Baker, lui aurait infligé une blessure à la main avec l'arme en question, et qu'il est étranger au crime; les autres pensent qu'il est coupable. Rien de positif cependant; et il faudra attendre

l'enquête pour dispenser, si possible, les témoins qui enveloppent ce drame. Un nombre considérable de personnes sont allés voir le cadavre du défunt; c'est un spectacle horrible. Nous désirons que la lumière se fasse sur cet attentat, et que le coupable reçoive un châtiment exemplaire.

L'enquête éclaircira sans doute les faits.

Mort de Jules Janin.

Le critique théâtral du Journal des Débats pendant plus de 40 années, Jules Janin, membre de l'Académie française est mort à Paris le 19 juin courant. Il était né à St. Etienne en 1804. Son père qui était avocat l'envoya à Paris vers 1824 pour lui faire faire ses études de droit, mais il ne tarda pas à abandonner cette carrière pour celle du journalisme en son esprit vif et fin le plaça bien vite à la tête des écrivains de littérature légère. Il entra aux Débats vers 1830 et depuis cette époque jusqu'en 1872 il ne cessa d'apprécier chaque semaine, toutes les œuvres nouvelles, littéraires et théâtrales. Ses appréciations étaient si fines et si justes qu'on attendait toujours son article avant de prendre une décision sur ces œuvres. Il avait épousé une riche héritière qui quelques jours avant sa mort lui procura une succession de près de 2 millions. Il faisait partie de l'Académie française depuis 1870. On lui doit aussi plusieurs nouvelles et quelques pièces de théâtre vivement appréciées.

Le Pique blanc pour robes d'été chez M. Poirer et Frères, 215 rue Plessant.

ÇA ET LA.

M. Narcisse Beaudry a frappé une médaille commémorative en argent de la St. Jean Baptiste. D'un côté se trouve l'inscription: "Fête nationale du 24 Juin 1874 Montréal dans une feuille d'érable." De l'autre on lit le mot "Souvenir" dans une guirlande de feuilles d'érables.

Un épouvantable assassinat vient d'être commis sur la personne d'une pauvre femme et de ses petits enfants par leur propre époux et père à Mile-end-Old-Town, faubourg situé à l'est de Londres.

Un ouvrier maçon, nommé John Blair, demeurait depuis quelque temps dans une maison portant le No. 49 rue St. Joseph ainsi que sa femme et ses quatre enfants âgés de 12 ans, 7 ans, 5 ans, le dernier de quelques mois seulement.

Leur vie paraissait assez heureuse, mais John Blair s'abandonna bientôt à des habitudes d'intempérance et de débauche. Lors qu'il rentrait ivre chez lui, il se répandait en menaces sanglantes contre sa femme et ses enfants; les deux aînés, deux petites filles, en étaient très effrayées, et en parlaient souvent à leurs petites camarades.

Dimanche soir, Blair, qui depuis quelque temps et à cause de sa mauvaise conduite se trouvait sans ouvrage, sortit pour aller chercher une pinte de bière. Il rentra vers 9 heures, et depuis personne n'a plus revu en vie aucun membre de la famille. A trois heures du matin, les voisins entendirent quelques cris qu'ils reconnurent pour ceux de l'ainé des petites filles, et ce fut tout.

Dans la matinée, ne voyant paraître personne, on envoya chercher un policeman qui enfouça la porte. Un horrible spectacle parut alors aux yeux des personnes présentes. La mère, avait le plus jeune enfant dans ses bras, tous les deux la gorge coupée, gisaient étendus sur le lit. Blair, en chemise, était étendu à terre, la tête presque détachée du tronc.

Dans la seconde chambre, on trouva le corps de trois enfants aînés, tous frappés de la même blessure, une profonde entaille au cou. Le sang coulait encore de leurs plaies en abondance et le plancher en était couvert.

Deux chirurgiens, les docteurs Coward et Holton, arrivèrent bientôt et déclarèrent que les cinq victimes avaient été frappées par Blair, qui s'était ensuite suicidé.

Le coroner a commencé son enquête sur ce tragique événement, qui a jeté la consternation dans tout le quartier.

Nous lisons dans le Journal de Florence: La princesse Massimo, reçue en audience particulière par le Souverain Pontife, a déposé aux pieds de Sa Sainteté la somme de 10,000 fr. en or, obole de l'amour filial de S. A. R. la comtesse de Chambord.

A cette offrande était jointe une lettre dans laquelle Son Altesse Royale renouvelait l'expression de sa vénération profonde pour la personne et pour les malheurs de l'auguste représentant de Dieu sur la terre. On peut facilement s'imaginer avec quelle émotion Sa Sainteté a béni l'auguste donatrice et son royal époux.

Au mois de janvier dernier, la princesse Massimo avait déjà remis une égale somme au Souverain Pontife, au nom du comte de Chambord.

BULLETIN BREVEMENT D'AMÉRIQUE.

—Le Chronicle parlant du gen. Sherman qui a transporté ses quartiers généraux à St. Louis, dit qu'il a tout lieu de croire que les relations entre le général et le secrétaire de la guerre, sont excellentes et qu'il n'y a eu aucune rupture entre eux.

—M. Henry Parkurst publie dans le Tribune des calculs d'après lesquels il paraît que la nouvelle comète s'approche rapidement de la terre; le 20 juillet est notre errant ne sera éloigné de la planète que nous habitons que de la même distance qu'il nous sépare de Venus, et le 22 du même mois la chevelure de cette comète nous enveloppera.

Sept chiens hydrophobes ont été tués, et quatre personnes ont été mordues par ces animaux enragés.

—Une dépêche spéciale de la capitale adressée au Herald mande qu'il est rumor en cette dernière ville que des troubles sérieux sont imminents entre le gouvernement des Etats-Unis et l'Espagne. La cause de ce différent, paraît-il, est que le gouvernement américain aurait demandé d'une manière peremptoire par l'entremise du ministre Cushing, le paiement plein et entier de l'indemnité que l'Espagne s'est engagée à donner aux parents des prisonniers du Virginia mis à mort il y a quelques mois à Santiago de Cuba.

—On a trouvé les débris de la barque Mary E. Libbey qui est parti de New-York il y a plus d'un mois pour Portland et dont on n'a jamais eu la moindre nouvelle.

M. Thornton, ministre anglais, s'est embarqué pour l'Europe.

—Une lettre du Nouveau Mexique dit que la rivière Rio Grande a inondé la vallée depuis Albuquerque jusqu'à El Paso faisant un grand ravage, détruisant les récoltes, les vergers, les vignobles, etc. La rivière s'est fait, en arrière de la ville d'Albuquerque, un canal qui menaçait les habitants qu'ils ont fui dans les montagnes. Plusieurs établissements ont été détruits, des milliers de personnes ont eu leurs demeures détruites. La famine est imminente. On estime les dommages à 2 millions de dollars.

—La foudre a détruit l'écurie de M. Chadwick, à Cohoes N. Y., dans laquelle deux ouvriers, Frank Gibson et James Gudden, avaient cherché un refuge contre la pluie. Le premier a été tué raide, le second dangereusement blessé.

—A Wilkes-barre (Pennsylvanie), la foudre a atteint à un mille et demi sous terre et grièvement blessé un mineur, nommé George Warner, qui était au travail au fond d'un puits des mines Modit.

Le même jour le tonnerre est tombé sur la maison de M. Burneau, à Janesville (Indiana), tuant instantanément miss Ida Burneau et paralysant pour plusieurs minutes un visiteur qui causait avec elle.

—On mande de Manchester que la pluie électrique a fait éprouver des commotions très désagréables à plusieurs habitants de cette ville, mais qu'aucun n'a reçu de blessures dangereuses.

EUROPE.

GRANDE-BRETAGNE.

Cent ouvriers agriculteurs sans travail sont partis le 29 de Newmarket pour un pèlerinage dans les districts agricoles. Ils feront des stations dans les principales villes pour y plaider leur cause. Voici leur itinéraire: Cambridge, Polton, Bedford, Olney, Northampton, Weedon, Coventry et Birmingham.

M. Jenkins a appelé l'attention de la Chambre des communes sur un article du Standard, d'après lequel le gouvernement canadien serait favorable à l'annexion aux Etats-Unis, et a demandé à M. Disraeli si cette assertion a quelque fondement. M. Disraeli a répondu que le gouvernement de S. M. n'attache nulle importance aux allégations anonymes des journaux, et que les relations du "Dominion" canadien avec le gouvernement impérial sont très cordiales et satisfaisantes.

ESPAGNE.

—Les dépêches reçues, nous apprennent la mort du Maréchal Concha tué le 20 juin, à la tête d'un corps républicain, lorsqu'il attaqua le retranchement carliste, à Noya, place située à trois kilomètres d'Estella. Lorsque les troupes apprirent la mort de leur chef elles retournèrent à leur position respective, laissant le terrain aux mains de l'ennemi. Le commandement de l'armée Républicaine sera donné au Gen. Zabala, président du conseil du Ministre de la Guerre. Le Senor Cotoman succédera au Senor Zabala comme ministre de la guerre. Le Senor Sagasta, ministre de l'Intérieur, viendra président du conseil.

—Les dépêches officielles évaluent à 100 le nombre de soldats perdus dans l'engagement récemment livré devant Estella.

PRUSSE.

Complication diplomatique. —La Gazette de l'Allemagne du Nord dans ses récents articles, raconte les difficultés survenues, au sujet des canons en Asie, et le rumeur que Yakob De Witt, l'Asie Centrale, fait des armements contre la Russie. Il sera soutenu par les agents de la Grande Bretagne. On croit à une rupture prochaine entre la Chine et la Russie.

NOUVEAU.

—La Princesse d'Oubrel, femme de l'ambassadeur russe, de cette ville, s'est noyée à Potsdam.

—Corsets à bon marché de chez M. Poirer et Frères.

